L'OUEST CANADIEN.

Vol. 2. EDMONTON, ALBERTA, JEUDI JUIN 1 1899. No. 15.

AVIS.

Nous prions nos lecteurs et abonnés de nous faire parvenir au plus tôt le prix de leur abonnement de 1898, s'ils ne l'ont pas encore payé, et aussi celui de 1899 qui est maintenant dû. Ils nous rendront un grand service et nous permettront ainsi de continuer l'œuvre que nous nous sommes donnée à accomplir, le rapatriement des canadiennes-français des Etats-Unis et la colonisation de nos territoires. Nous exprimons l'espoir que notre appel sera entendu.

LES CANADIENS-FRANCAIS DEVRAIENT ALLER DANS L'OUEST.

Quelques journaux, évidemment à coutes vues, paraissent éprouver de la répugnance à voir partir nos compatriotes pour l'Ouest. Pour quelle raison ? Simplement parce qu'ils voudraient les voir rester dans notre province.

Or, nous prêchons le mouvement vers l'Ouest, non pas pour dépeupler nos vieilles paroisses, mais pour détourner au bénéfice de notre pays le courant canadien-français qui se dirige vers les villes américaines.

C'est-à-dire que nous écrivons pour ceux qui s'en vont et non pour ceux qui restent.

On affirme que 20,000 de nos compatriotes sont partis, ce printemps, pour les Etats-Unis, Ce chiffre est assurément exagéré, mais en admettant qu'il soit vrai, ne croyez-vous pas que cela aurait été un merveilleux appoint pour la colonie de l'abbé Morin, si ces 20,000 citoyens de langue française s'étaient dirigés vers l'Alberta. Les terres à blé sont si riches au pied des Montagne Rocheuses, le climat est si beau et si bon, l'avenir y est si rayonnant que ces 20,000 émigrés auraient été heureux et reconnaissants d'avoir suivi les conseils de la "Patrie".

En cinq ans, sur les terres à blé de l'Ouest, une famille est parfaitement à l'aise, pour ne pas dire presque riche, tandis qu'au bout de vingt-cinq ans, les ouvriers qui ont travaillé dans les filatures américaines, sont aussi pauvres qu'au début. La moyenne des salaires à Fall River, à Manches- à Lowell, et dans les centres manufacturiers recherchés par les Canadiens-français, est de $7 à $7,40 par semaine et il leur faut travailler en mercenaires, Puis, le coût de la vie y est beaucoup plus élevé que dans nos campagnes et que dans l'Ouest.

La "Tribune" de Wonsocket, R. I., prétendait, l'autre jour, que nos gens allaient aux Etats-Unis, parce qu'ils étaient certains d'y faire plus d'argent que dans notre province et elle citait à l'appui de son affirmation le cas de quelques typographes. Mais notre confrère doit savoir que si quelques uns de nos compatriotes gagnent là-bas une quinzaine de piastres par semaines, comme typographes, il en est 25,000, peut-être 55,000, qui gagnent à peine une piastre par jour dans les usines.

Même les salaires payés aujourd'hui à Montréal, aux filateurs d'Hochelaga sont plus élevés que les salaires payés aux tisserands de Fall-River.

Puis, chez nous, dans nos campagnes ou dans l'Ouest. les familles ont du soleil. du grand air, de la liberté ; dans les centres centres industriels, nos ouvriers travaillent pour des maîtres et sont astreints à faire neuf et dix heures par jour durant toute l'année ; ils vivent dans des "tenements" qui ne valent pas les modeste habitations de nos paysans.

La conservation de notre langue est chose certaine dans l'Ouest, et là vous ne verrez pas, comme cela est arrivé il n'y a pas très longtemps à Worcester, Mass., des jeunes Canadiens-français aller demander à leur curé de prêcher en anglais, parce qu'ils comprennent mieux cette langue.

Puis, les groupes français de l'Alberta, du Manitoba, du Nipissing, de l'Ouest d'Ontario, sont des points d'appui pour notre province : plus on les fortifiera, plus nous pourrons compter sur des fortes sommes d'énergie aux heures difficiles.

Nous avons raison de prêcher pour l'Ouest et des hommes qui voyaient clair et loin, Sir Georges Etienne Cartier et Luc Letellier, de St Just, nous ont donné l'exemple en poussant les nôtres vers le Manitoba.

Notre zèle pour l'Alberta et le Manitoba n'est pas exclusif ; car nous avons écrit une foule d'articles en faveur du Témiscamingue, du Lac St Jean, de la Métapédia et du Nord. Toute notre penseé, tous nos efforts à faire de nos compatriotes qui s'en vont, des colons canadiens et non des ouvriers américains.

L'"Evénement" d'hier, insinue que le gouvernement fédéral donne gratuitement les meilleures terres de l'Ouest aux Noukhobores aux Galiciens et aux Filandais, tandis qu'il les vend aux Canadiens-français.

Or, c'est là un mensonge, un effronté mensonge. Les nôtres qui vont s'établir dans l'Alberta ont des terres gratuitement comme tout le monde. On n'a pas à blâmer le gouvernement du courant d'immigration actuel ; nous avons besoin de colons et comme les Canadiens-français ne veulent pas aller s'emparer des fertiles plaines de l'Ouest, il les laisse prendre par ceux qui se présentent et il a raison. C'est nous, ce sont les Canadiens-français qui ont tort. Que ne vont-ils dans l'Alberta au lieu d'aller aux Etats-Unis ?

"La Patrie;"

LA COLONISATION DE L'OUEST CANADIEN.

Un journaliste parlant du mouvement qui s'opère en faveur de l'émigration canadienne-française au Nord-Ouest, proposait récemment d'organiser un congrès vraiment national pour étudier s'il est bien sage de favoriser cette politique.

On publie que ce congrès a déjà été tenu par des hommes dont on ne peut suspecter ni l'intelligence, ni le patriotisme. En 1871 NN. SS, les archevêques et evêques de la province de Québec, y compris celui d'Ottawa après avoir mûrement réfléchi, étudié l'esprit et les besoins de notre population, ainsi que nos intérêts nationaux, ont signé une lettre collective qu'ils ont adressée à tous les curés de notre province. Je détache de ce document deux passages que je crois propres à montrer la question qui nous occupe sous son vrai jour.

"Notre jeune pays, disent les prélats canadiens, n'est pas renfermé dans des limites assez étroites pour qu'il soit nécessaire de l'abandonner. Plus que jamais d'immenses étendues de terrain s'offrent à notre population dans les limites mêmes de la "patrie". L'acquisition du territoire du Nord-Ouest, la création de la province du Manitoba, offrent un "avantage réel" à ceux qui n'aiment pas le défrichement des terrains boisés, et qui pourtant voudraient s'éloigner de la paroisse qu'ils habitent. Il n'est pas nécessaire de passer la frontière canadienne pour trouver les "riches prairies de l'ouest." Notre pensée n'est pas de demander aux paisibles et heureux habitants de la province de Québec de changer une position certaine et avantageuse pour les incertitudes et les risques d'une émigration lointaine mais s'il en est auxquels il faut un changement et auxquel il répugne de s'imposer les rudes labeurs de bucherons, à ceux-ci, Monsieur le curé, veuillez bien indiquer la province de Manitoba.

"En colonisant une partie de Manitoba, les canadiens-français s'assureront dans la législature fédérale l'équilibre qu'ils y possèdent aujourd'hui et qu'ils perdront nécessairement s'ils ne sont point en nombre dans Manitoba et le territoire du Nord-Ouest. Nous considérons donc, Monsieur le curé, comme une "chose bonne et désirable", l'établissement de quelques uns des nôtres dans ces régions, et nous verrions avec plaisir qu'il se fit quelque chose dans ce sens, si, par exemple, entre deux ou trois paroisses on pouvait assurer le concours d'une famille honnête, chrétienne, laborieuse, qui irait former dans le Nord-Ouest une population comme celle qui est venue, il y a deux siècles, jeter les fondements de notre nationalité".

La largeur de vue qui domine dans ces lignes n'échappera pas à personne

....

On porte aujourd'hui à 20,000 le nombre de ceux qui depuis un mois ou deux ont laissé notre province pour la NOUVELLE ANGLETERRE. Ma conviction profonde est, qu'au moins sept à huit mille de ceux qui nous ont ainsi quittés, eussent donné leur préférence au Manitoba, à la Saskatchewan ou à l'Alberta si on leur eut fait connaitre tout ce que promettent ces contrées au travail et à l'intelligence. Tout récemment, une bonne Canadienne vint m'annoncer son prochain départ pour Lowell. Je ne pus m'empêcher de lui exprimer mon regret sincères et de lui prouver combien il eut été mieux, surtout pour sa famille d'aller au Manitoba. Après avoir entendu les quelques renseignements que je lui donnai, elle me dit ce que disaient la plupart des nôtres qui sont actuellement sur le sol américain : " Ah ! monsieur, si on avait su tout ça, mon mari aime tant à travailler sur la terre et je crains rant là-bas pour nos enfants. Mais il est trop tard. Notre logement est loué."

....

Les journaux ne cessent de nous signaler l'arrivée de steamers chargés d'émigrants pour le Nord-Ouest. Nos compagnies de chemin de fer suffisent à peine au double travail que leur impose le départ simultané et des Doukobors allant s'emparer des terres les plus fertiles du Dominion et des Canadiens allant aux Etats-Unis faire l'ouvrage des machines que les Américains n'ont pas encore eu le temps d'inventer.

Si pour être patriote, il faut demeurer insensible et se taire devant un fait aussi navrant, je ne puis l'être ma conscience me le défend.

O. Gérin, Ptre.

LE ST. NICHOLAS.

Sommaire du No. 22— 27 Avril 1899

Le petit marchand de journaux (Tante Nicole).—Voix d'en haut (Eymer).—Les coups de tête d'Yvonne (François Deschamps). —Filleule de Napoléon (Cap Danrit).—La Troupe de Dan Galaor. (E. Dupuis)—Les miettes poésie)Ch. Fuster).—Boite aux lettres—Tirelire aux devinettes.

Illustration par J Geoffroy, L Saint, Paul de Sémant, Birch, etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie. Librairie Ch. Delagrave 15, rue Soufflot, Paris et chez tous les libraires. Abonnement : six mois 10 fr. ; un an 18 fr.

L'OUEST CANADIEN.

Journal Hebdomadaire, organe de la Société de la Colonisation d'Edmonton, Alberta.

Publié par "La Cie. d'Imprimerie Canadienne d'Edmonton.

Abonnement: $1.00 par année, payable d'avance.

Petites annonces : 5 lignes et moins. trois insertions, $1.00, ou 10c la ligne la 1ère insertion et 5c les suivantes.

Annonces permanentes, conditions sur application au journal.

N.B.—Toute communication ou remise d'argent devra être adressée. "l'Ouest Canadien, Edmonton," Alberta, T. N. O.

Frederic Villeneuve. Directeur.

Edmonton, 1 Juin 1899.

LE MINISTERE DE L'INTERIEUR.

Comme tous nos lecteurs le savent, le Ministère de l'Intérieur est celui de tous, qui exerce le contrôle le plus actif, sur cette partie du Canada, composée du Manitoba, de la Colombie Anglaise, des Territoires du Nord-Ouest, qui sont encore sous la tutelle fédérale et où l'action du Ministère de l'Intérieur se fait le plus sentir. En effet, nos terres, nos bois, nos mines, nos finances, nos lois d'immigration, de chemins de fer, tout enfin dans les Territoires est régi par ce Ministère de l'Intérieur qui de ce fait est celui, de qui dépend le plus l'avenir de notre pays.

Ceux qui nous ont lu depuis notre fondation savent que nous n'avons pas été des admirateurs enthousiastes de l'Hon. Clifford Sifton et que nous avons souvent différé d'opinion avec lui, surtout sur sa politique d'immigration. Nous ne voulons pas aujourd'hui revenir sur le passé, ni "adorer ce que nous avons brûlé" ; mais il faut bien reconnaitre que le département de l'Intérieur a fait sous la direction de l'Hon. C. Sifton des progrès immenses, qu'il est impossible de ne pas constater. En 1898, 4848 homesteads ont été choisis, 15000 immigrants nous sont arrivés, les ventes de terres des compagnies de chemins de fer ont atteint le chiffre de 473789 acres ; les arpenteurs du gouvernement fédéral ont arpenté 859840 acres. Ces chiffres prouvent une augmentation du double sur l'année précédente et les statistiques du rapport du département de l'Intérieur nous démontrent que les efforts et le travail de M. Sifton ont donné à cette partie du pays une impulsion très forte et dont les résultats sont magnifiques.

La politique d'immigration de M. Sifton d'amener ici des contingents nombreux d'immigration Européenne, Galiciens, Doukobors, Finlandais donnera aux Territoires du Nord-Ouest une population quelque peu hétérogène, il est vrai, mais il nous faut bien reconnaitre que le pays est encore mieux avec ces populations que sans elles. Prenons par exemple les Galiciens que nous voyons arriver ici à peine vêtus, misérables échantillons du servage européen : ils seront dans quelques années des colons riches, car ils sont industrieux, sobres et durs à l'ouvrage. Ils viennent s'établir ici sans espoir de retourner dans leur patrie, ils viennent ici se chercher un "home." Et bien tendons leur la main, aidons les, ne les méprisons pas et qu'elles qu'aient pu être nos idées passées, à leur sujet, sachons reconnaitre qu'ils ont réussi et qu'ils réussiront dans le métier d'agriculteurs, et cela parce qu'ils sont économes, sobres, industrieux et attachés au sol de leur nouveau pays. Ce qui manque à ce pays, c'est la population. Sans doute, nous aimerions mieux voir le pays se peupler de bons colons canadiens-français, anglais, écossais et Allemands. Mais s'ils ne veulent pas venir prendre toutes nos belles terres, tant pis pour eux. D'ailleurs, il y a place pour tous dans le Nord-Ouest et sachons gré à l'Hon. Ministre de l'Intérieur de ses efforts pour donner à ce pays la population qui défrichera nos immenses prairies, qui développera nos ressources et qui fera du Nord-Ouest la province la plus riche, la plus influente du Canada.

A propos de l'"Evening Star", de Toronto, qui, l'autre jour, comparait Manitoba à la grenouille de la fable, et regardait la province comme "une espérance missante," voici ce que lui répond l'"Echo du Manitoba".

"Bien amusante, aussi, cette dédaigneuse appréciation, sur le Manitoba "une espérance naissante" !

Une espérance qui, à l'heure actuelle, se traduit en réalités de bonne espèces sonnantes, pour le commerce du Dominion entier.

Une espérance, peut-être, les trente millions de minots de blé que le Manitoba a jetés sur le marché, l'année dernière ?

Espérances naissante ? les milliers d'animaux qui affluent à Montréal, en route pour l'Europe.

Espérance naissante aussi ? les milliers de piastres que l'Est reçoit chaque année, en échange de ses produits manufacturés.

Allons, ce n'est pas sérieux, et puisque les gens de l'"Evening Star" paraissent affectionner les comparaisons batraciennes, ils nous permettront de leur rappeler l'histoire d'un autre gronouille, qui, à vouloir souffler pour égaler le bœuf, finit par éclater !"

Samedi dernier s'est terminée la grève des collecteurs de blé à Buffalo, laquelle semblait vouloir s'éterniser. Les hommes ont repris le travail lundi après avoir obtenu satisfaction à peu près complète sur toute la ligne. L'encombrement des quais et docks à blés commençait à devenir inquiétant Quelques jours suffirront sans doute pour déblayer le terrain. Le nombre des grévistes était de 3,000 environ.

Les dépêches d'Ottawa nous disent que l'Alberta ne sera pas divisé pour les élections prochaines. Nous croyons que le gouvernement eût du donner à l'Alberta une représentation plus proportionée à sa population et nous espérons que F. Oliver notre député saura faire valoir nos réclamations à ce sujet.

TRAIT DE BON SENS.

Si nos habitants avaient tous autant de clairvoyance et de bon sens que les deux dont on m'a raconté le trait suivant, il est bon certain que nous n'aurions pas à déplorer le fléau de l'émigration aux Etats-Unis.

On raconte que dans une paroisse non loin de Montréal, un jeune homme de 18 ans, bon jusqu'alors et très laborieux, dit un jour à son père : Mon père, j'ai 18 ans, à cet âge il est temps de penser à s'établir. Jusqu'à présent je ne me suis jamais absenté de la maison, mais je vois tous les jeunes gens de mon âge sortir pour faire des promenades et des veillées ; j'aimerais bien, moi aussi, sortir un peu comme eux.

Je ne m'oppose pas à ce que tu sortes, dit le père, pourvu que tu te conduises en honnête garçon et que tu fréquentes des amis respectables, je ne te génerai pas quand tu voudras sortir pour te récréer.

Oui, je sais que vous ne me génerez pas, mais vous savez qu'on va guère loin à pied pour se promener.

Mon garçon, il y a des chevaux à l'écurie, prends-en un quand tu voudras.

En effet, il y a des chevaux à ma disposition, dit le jeune homme, mais il faut un harnais et une voiture pour atteler le cheval.

Un harnais, une voiture ! mais nous en avons de convenables, je ne te défends pas de les prendre ; que veux-tu de plus ?

Mon père, je voudrais un buggy comme les autres jeunes gens qui vont voir les filles.

Ah ! bien, pour cela, mon fils, tu ne l'auras certainement pas. Tu te serviras de ce que nous avons à la maison ; mais je ne contracterai pas de dettes pour t'acheter une voiture et un harnais.

Puisque c'est comme cela, je vais aller gagner de l'argent ailleur.

Tant que tu voudras, mon garçons, je ne m'y oppose pas. Souviens-toi que je ne t'envoie pas de la maison ; si, plus tard, tu désires revenir, la porte te sera toujours ouverte ; je te souhaite de réussir.

Le jeune homme partit pour les Etats-Unis où pendant deux ans il mangea de la vache enragée ; puis un bon jour, comme l'enfant prodigue, il se souvint du bon pain et du bon lard qu'il avait autrefois mangé à la table de son père. Après tout, se dit-il, je serai encore mieux chez nous qu'ici où je menace de végéter longtemps.

S'étant dit cela, il reprit le chemin de sa paroisse et alla frapper à la porte de son père qui le reçut à bras ouverts.

Le jeune homme se mit au travail se maria bientot avec une bonne grosse fille d'habitant, sans avoir eu besoin d'un buggy pour obtenir sa main.

Aujourd'hui, ce jeune homme est devenu un excellent cultivateur laborieux et économe. Il a des enfants ; se promet bien de ne pas écouter leur caprices, si jamais ils veulent acheter des objets dont ils peuvent se passer.

LES ARCHIVES DE LA SCIENCE

LA DECOUVERTE DES ALLUMETTES PHOSPHORÉES

Jusqu'à présent, deux Allemands, Roemer et Preschel, se disputaient l'invention des allumeties au phosphore. S'il faut en croire une revue de chimie allemande, d'après le témoignage même d'un ami de collège encore vivant, l'inventeur fut le Hongrois Janos Irinyi. Suivant, en 1835, à l'âge de dix-neuf ans, en qualité d'élève de l'École polytechnique de Vienne, le cours de chimie du professeur Meissner, il aurait été très frappé de la réaction qui se produit lorsqu'on frotte ensemble du peroxyde de plomb et du soufre. Aussitot l'idée lui serait venue que l'on pourrait augmenter fortement l'intensité de la réaction en remplaçant le soufre par du phosphore.

Il s'enferma dans sa chambre et on ne le vit pas les jours suivants. Désireux de le voir, son ami se rendit chez lui et après s'être annoncé, il reçut cette réponse. "Va-t-en, Schwab je fais une découvert." Quand Irinyi vint retrouver ses amis il avait les poches pleines d'allumettes qu'il frottait sur les murs et qui toutes prenaient feu. Il les préparait en faisant fondre du phosphore dans une solution concentrée de colle et en agitant jusqu'à ce que la masse fut refroidie et que le phosphore fût finement divisé. Il mélangeait cette émulsion du peroxyde de plomb brun et trempait dans le mélange les buchettes qui avaient été préalablement plongées dans un bain de soufre fondu. Irinyi aurait vendu son invention 700 francs à un commerçant du nom de Roemer On prétend qu'Irinyi vit encore dans le Sud de la Hongrie.

Mais d'après un autre journal allemand, l'inventeur des allumettes chimiques serait Jean Frédéric Kammerer, de Ludwigsbourg (Wurtemberg) qui aurait eu l'idée d'utiliser le phosphore pendant une détention de six mois encourue pour menées politiques en 1832.

L'inventeur n'aurait pas tiré grand avantage de sa découverte, malgré tous ses efforts. L'institution des brevets n'existait pas encore, de sorte que les concurrents surgirent de toutes parts. Pour comble de malheur la fabrication fut interdite en 1835 comme dangereuse.

Cette interdiction fut levée plus tard, quand l'exemple des pays voisins eut montré que les craintes étaient exagérées ; mais l'inventeur, frappé par ce coups répétés, avait perdu la raison. Il mourut en 1835 dans la maison d'aliénés de Ludwigsbourg.

ENFANT, POURQUOI PLEURER.

Enfant, pourquoi pleurer puisque sur ton [passage.
On écarte toujours les ronces du chemin :
Une larme fait mal sur un jeune visage,
Cueille et tresse les fleurs qu'on jette sur la [main.

Chante, petit enfant, toute chose a son heure ;
Va de ton pied léger, par le sentier fleuri ;
Tout paraît s'attrister sitôt que l'enfant [pleure,
Et tout paraît heureux lorsque l'enfant [sourit.

Comme un rayon joyeux ton rire doit éclore,
Et l'oiseau doit chanter sous l'ombre des [berceaux.

Car le bon Dieu, là-haut, écoute dès l'aurore·
Le rire des enfants et le chant des oiseaux·

Ajaccio, 1880.

GUY DE MAUPASSANT.

NOTES LOCALES.

Ne pas oublier le bazar de St Pierre le 15 courant.

M. J. E. Beauchemin est parti pour Sorel P. Q., samedi matin.

Voir l'annonce de la soirée dramatique et musicale à St-Pierre, jeudi le 15 courant.

M. B. Trudel de la maison Chaput Fils & Cie de Montréal est descendu à l'Alberta.

Il y aura mardi soir une assemblée dans les salles de l'Hôtel de ville pour faire les arrangements pour la fête de la Confédération. Qu'on se le dise !

Le Département des Travaux Publics de Regina demande des soumissions pour la construction du Pont Wilson. Voir l'annonce dans une autre colonne.

M. X. St. Jean nous arrivera cette semaine pour s'établir à Edmonton ; il occupera la maison qu'il s'est fait recemment bâtir a l'ouest des magasin de la Baie d'Hudson.

L'"Echo de l'Ouest" vient d'entrer dans sa dix-septième année. Nos félicitations sincères au vaillant confrère qui défend si bien notre langue, nos croyances et nos traditions.

On vient chercher Jean Hiroux pour le conduire à l'échafaud.

—Du courage, mon amis lui dit le directeur de la prison, le moment est venu de payer votre dette à la société.

Jean Hiroux, vivement :

—Je me déclare en faillite !

L'ingénieur du Département des Travaux Publics de Regina ira visiter probablement le tracé projeté des prolongement du grand chemin de St-Albert et Morinville, jusqu'à l'intersection du chemin de la Reserve Alexandre et qui se rend à Athabasca Landing.

Il nous fait plaisir d'annoncer que La Banque Jacques Cartier a déclaré une dividende de 6 o|o pour le dernier exercice. C'est là une preuve de bonne administration et de la solidité de cette institution. Nos félicitations aux directeurs de la Banque à ses officiers.

Les membres du chœur de l'église St Joachim, ainsi que les personnes qui désirent joindre le chœur sont priés de se réunir jeudi soir vers 8½ heures a la salle C. M. B. A. pour affaire importante.

Qu'on n'y manque pas.

J. BILODEAU.
Directeur.

M. François Lemoine, l'entrepreneur des piliers du pont d'Edmonton est arrivé par le train de vendredi soir et il est descendu à l'Alberta. Le but de son voyage est de faire sertains arrangements pour la Cie Dominion Bridge qui doit faire la superstructure en fer M. Lemoine est reparti mardi matin pour le Las Manitoba où il est a faire les creusements du canal de la rivière Fairford. Succès et bon voyage.

Les membres de la Commission du Traité de l'Athbasca et de la Rivière la Paix ainsi que les commissaires des scrips des Métis sont partis lundi midi. Un détachement de 24 hommes de police accompagne le parti, sous le commandement de l'inspecteur Snyder. L'Hon. M. Ross est parti mardi par la route de terre du Fort Assiniboine en compagnie de MM. Secord. McCauley et KirKpatrick. A tous, nous souhaitons plein succès et un heureux voyage.

Les Commissaires de Licence ont accordé les licences d'hôtel et de gros aux personnes suivantes : Jackson et Grieson, H. Hétu, J. Goodridge, Matz et Muller, J. B. Mener, Crisstall, Cie de la Baie d'Hudson, Edmonton, W. H. Sheppard, Th. Mallette, Wm. Brunelle de Stratcona, B. F. Boyce de Leduc, Delia Anderson Frank Hamilton de Wetaskiwin, Stephen Wilson de Red Deer, G. L. Lundy de Innisfail, F. Mariaggi Fort Saskatchewan, Théophile Lamoureux, F. Perron, Chevigny & LaRocque de St Albert, Dulenage et Inskip de Lacombe.

Il reste encore trois applications à considérer.

M. A. de Fonvent du Lac Ste Anne est de passage en cette ville.

Les passagers sont arrivés ici vers minuit. Parmi eux se trouvaient M. P. Nolan avocat de Calgary. B. Trudel de la maison Chaput Fils & Cie, Wynne inspecteur de licence.

A l'office divin de dimanche dernier les membres du chœur ont reçu les félicitations du R.P. Lacombe au sujet de leur bon travail et de leur dévouement. Ce n'est que justice.

Un accident dont les conséquences auraient pu être très sérieuses a eu lieu sur la ligne de C. & E.lundi vers six heures. Le pont de Black Mud a cédé au moment ou le train venant à Edmonton passait. Le char de la malle a été réduit en miettes et un char de Galiciens a aussi été très endommagés. Les passagers ont échappé presque miraculeusement à la mort. C'est là un des accidents qui deviendront plus fréquents si la Cie du chemin du C.P.R. ne prend immédiatement des mesures.

ST ALBERT.

Grande fête à St-Albert à l'occasion des noces d'argent de Sa Grandeur Mgr Emile Legal.

L'hôtel St Albert sera bientôt terminer, c'est une magnifique bâtisse qui fait honneur au village.

Mme Janvier Lirondelle est décédée le 28 mai, elle a été inhumée à St. Albert le 30. *Requiescant in pace.*

Mme Alphonse Lamoureux de New-Lunnon, est en promenade chez ses parents M. D. Chevigny, depuis quelques jours.

Plusieurs de nos villageois, encouragés par l'exemple de M. Chevigny, se proposent eux aussi de continuer d'augmenter le village en se faisant construire de jolies résidences dans le cours de l'été.

Le 23 de mai était un grand jour pour les citoyens de St Albert et des environs, de l'occasion du 25ème anniversaire de sacerdoce de Sa Grandeur Mgr. Emile Legal, et aussi de sa fête patronale. A neuf heures, messe solennelle chantée par sa Grandeur lui-même. Il y eut du beau chant comme toujours en pareil circonstances, les Révérentes Sœurs savent l'exécutées. Salut solennel et sermon par le Rév. Père Leduc, à 6½ heures et après le salut un magnifique concert donner par les enfants à l'école publique de St. Albert, la salle était rempli de monde venu des quatre coins de la paroisse.

Que l'écho de cette jolie fête demeure longtemps dans notre mémoire.

MORINVILLE.

Les Terres du C.P.R. se vendent très rapidement. Avis à qui de droit.

Les MM. Calage et Letorneau arrivés récemments en ce pays et fixés à St. Emile, ont eu la douleur de perdre chacun un jeune enfant. Nos condoléances aux familles éplorées.

Les semences sont terminée ; avec la pluie bienfaisante et le chaleur qui l'acompagne, nous verrons dans quelque temps de jollis champs de blé et d'avoine à faire envie de plus exigeants.

Par contre nous avons le plaisir de vous annoncer que MM. Riopel Labrie et Gaudette sont les heureux pères de chacun un bébé qui ne demandent qu'à grandir pour renforcir les rangs de nos futurs colons.

Encore une nouvelle famille M. Tailleur de Ripon P. Q. qui est venue se fixer parmi nous en achetant un quart de la compagnie C. P. R.

En avant mes amis nous avons encore un certain nombre de terres à prendre et nous voudrions que les canadiens en profiteraient.

Morinvillais.

BEAUMONT.

M. le curé Ethier est allé dimanche dernier à Leduc.

Le grain a une belle apparence et tout fait présager une abondante récolte.

Nous aurons bientôt le téléphone entre Beaumont et Edmonton. Ce sera un grand avantage pour tout notre " settlement."

La première communion de nos exfant aura lieu le 11 juin courant. 16 enfants des deux sexes suivent les exercices du catéchisme.

Nous avons dans la paroisse plusieurs veufs qui ne demanderaient pas mieux que de convoler en nouvelles noces. Nous signalons ce fait à l'attention de M. l'abbé Morin, qui pourra en tirer profit dans son travail de recrutement de bons colons.

M. L'Aventure, colon déjà établi parmi nous a acheté ¼ du C. P. R. et deux quarts de M. Norris d'Edmonton : ces terres sont à 2 milles de l'Eglise.

" Beaumont."

A PROPOS D'AGRICULTURE

Contre l'emigration

Le Dr Brisson directeur de la société de colonisation et de rapatriement, à Montréal, parle comme suit :

"Le grand remède à ce malheur national est l'éducation. Il faudrait d'abord faire poir à notre population la divinité de l'état d'agriculture et lui en démontrer tous les avantages, c'est là ce qui incombe aux éducateurs de l'enfance. C'est pourquoi l'on devrait préparer un bon programme d'études dans lequel l'enseignement de l'Agriculture, surtout à la campagne, aurait la première place. Il faut le travail de 20 ans pour former une génération, et celui de tout un siècle pous transformer un pays.

"Il serait très bon d'engager les cultivateurs à embellir les demeures et tout ce qui les entoure ; de cette façon l'on arriverait à faire aimer aux enfants les lieux où ils sont nés et d'où ils ne s'éloigneraient que bien plus difficilement. L'amélioration des chemins devraient être plus complète. L'établissement d'industries domestiques, si fécondes en richesses de toutes sortes dans les pays européens opérerait beaucoup de bien parmi nous. Enfin il faudrait une campagne bien dirigée par le clergé et la classe dirigeante en général pour arrêter partiellement cette malheureuse émigration des nôtres.

SOMMISSIONS POUR UN PONT

AVIS.

DES SOUMISSIONS ADRESSEES au Commissaire des Travaux Public et endossées " Soumissions pour la construction d'un pont, seront reçues jusqu'au dix-neuvième jour de juin prochain pour la construction et la completion d'un pont traversant la Rivière Eturgeon, à la Traverse Wilson, sur la Section 10, Tp. 55, R. 24, à l'ouest du 4è Méridien.

Les plans et les spécifications pour les travaux proposés peuvent être vus chez M. W, R. Gibbons, inspecteur local, New-Lunnon.

Les soumissions doivent être accompagnées d'un chèque de banque accepté ou un Mandat Express payable au soussigné pour 5 o|o du montant de la soumission laquelle somme sera confisquée si le soumissionnaire nommé refuse de faire un contrat convenable pour ces travaux ou ne complète pas l'ouvrage.

La plus basse ou aucune soumission ne sera pas nécessairement acceptée.

Département des Travaux Publics Régina 27 Mai, 1899 } J. S, DENNIS,
Député Commissaire des Travaux Publics,

TROUVE

Un étalon brun, tache blanche dans le front le boulet et la patte droite de derrière blanche, âgé de 2 à 3 ans. A la résidence de
CHARLES PARADIS.
29 mai, 1899.
LAMOUREUX, P. O.
S. O. ¼ Sec.—2 Tp. 55. Rg. 23. W. 4e.

LE REMORDS DE MELLE O.

Tous les samedis, les Piédoux recevaient à dîner une dizaine d'amis, toujours les mêmes. C'étaient, comme eux, de notables commerçants du quartier Saint-Denis ; car aujourd'hui encore le monde des affaires a gardé sa classification d'il y a cinquante ans, et ne vous avisez pas de confondre les négociants du Sentier avec les boutiquiers du Marais, pas plus qu'avec les commerçants de la rue Saint-Denis, auxquels appartenaient les Piédoux, merciers en gros. Ce soir-là, comme les précédents, la conversation ne tarda pas à tomber sur les domestiques. A partir de ce moment, les hommes n'eurent plus qu'à se taire. Ces dames se mirent à exécuter les variations d'usage sur leur thème favori, et nous vîmes défiler l'inévitable série des paresseuses, des voleuses, des malpropres et des débauchées dont, à les en croire, se composent exclusivement l'armée des servantes. Je ne sais, en vérité, pourquoi, mais je commis l'imprudence de me mêler à la bataille.

—Voilà, dis-je, une bonne qui se présente chez vous. Après examen de ses certificats, formalité illusoire puisqu'il est admis qu'on ne refuse jamais de les donner bons, vous l'interrogez et déjà, au jeu de votre physionomie, au ton de votre voix, se manifeste une défiance instinctive ; vous la supposez capable de tout. Si simple qu'elle soit, elle le comprend. Mais il faut vivre, elle accepte, se promettant bien, à la première occasion, de quitter la place. Comment exigez du dévouement d'une fille dont le bon vouloir se trouve ainsi paralysé dès le début ?

—Ah ! je vous conseille de prendre leur défense ! s'écria Mme Dufer, ma voisine. Est-ce que les messieurs y entendent quelques chose ? Vous ne savez pas même ce que c'est qu'un domestique......

—Je ne prétends pas les défendre, et je crois, en effet, que la plus grande ne vaut pas cher. Mais, dans le nombre, il y en a certainement qui ont une bonne nature. Il s'agit de ne pas l'étouffer par des remarques malveillantes, des paroles blessantes, des reproches continuels à propos de n'importe quoi. Si vous aviez vous-même à obéir à un maître aussi difficile, vous ne résisteriez pas une journée au traitement et au premier dîner vous le coifferiez avec la soupière......

Le mari s'avisa de rire. Elle ne lui mâcha point ce qu'elle pensait de lui, et me tourna le dos en disant qu'il y avait partout des gens pour s'occuper de ce qui ne les regarde pas. Or, elle méritait sa réputation de médire de chacun, de rudoyer sans cesse le meilleur époux et de changer d'opinions et d'amitié à propos de bottes. Avec ce caractère de girouette, cette humeur batailleuse, quelle domestique pouvait-elle espérer conserver plus d'une semaine ?

—Vous n'avez donc jamais eu besoin d'eux ? me demanda d'une voix de marinade Mme Lerat, une grande sèche aux lèvres pincées.

—Mais si. C'est pourquoi je me permets d'en parler, et je me demande si, parmi ceux que j'ai jugés indignes, quelques-uns ne le sont pas devenus par ma faute......

—C'est admirable ! On vous volait et c'était vous le coupable !...

Elle, on l'avait volée toute sa vie. Du moins elle l'affirmait.

—D'ailleurs, conclut-elle, la preuve que les domestiques sont des canailles, c'est que, quand on peut s'en passer, on se sert soi-même. N'est-ce pas mademoiselle O...... ?

Mlle O... interpellée de la sorte, était une vieille fille charmante, spirituelle et bonne. Elle se nommait Olympia, mais de tout temps, aussi bien dans sa maison de commerce que dans les familles où elle fréquentait on ne l'appelait que Mlle O...

—Moi, c'est bien différent, répondit-elle en hésitant.

—En quoi, différent ?

La vieille demoiselle réfléchit un instant, puis, comme si elle se décidait à évoquer un souvenir douloureux et lointain, elle nous raconta l'étrange histoire que voici :

—Un jour, il y a bientôt vingt ans ne cela, une fille se présenta chez moi en qualité de cuisinière. Marie Méchin...:

—Marie Méchin ? fit un convive. Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu.

—Peut-être bien ; tout à l'heure vous serez fixé. Cette Marie Méchin arrivait de province où elle avait servi longtemps. Ses certificats ne laissaient rien à désirer. Ses maîtres, le comte et la comtesse de Théricourt n'avaient eu qu'à se louer de son honnêteté, de sa complaisance, de son dévouement. Ils vantaient sa cuisine et déclaraient qu'ils ne se seraient jamais privés d'un si excellent sujet, si ce modèle de serviteur avait consenti à les suivre à l'étranger, où leurs intérêts les obligeaient à se fixer. Le petit interrogatoire que je lui fis subir quand même corrobora tous ces renseignements et je l'engageai séance tenante. Dès le lendemain, je constatai que j'avais mis la main sur une perle. Elle possédait toutes les qualités qu'on recherche en général chez un domestique, et chaque jour elle acquérait celles qui convenaient particulièrement à mon service. J'étais dans l'enchantement : il me semblait que cela ne pouvait durer. En effet, au bout d'une quinzaine de jour, elle tomba gravement malade et dut s'aliter. Mon médecin vint la voir chaque matin pendant plus d'un mois, et de mon côté, je la soignais de mon mieux. Tout le temps qu'elle fut en danger de mort, je passai une partie de la nuit à son chevet et je vois encore l'expression indéfinissable de ses yeux quand elle les rouvrit pour la première fois et qu'elle me vit près de son lit. A mesure que sa convalescence faisait des progrès, elle se rendait compte de la sollicitude presque maternelle que je n'avais cessé de lui témoigner et m'en remerciait en pleurant. Certes, je n'avais mis aucun calcul à mon dévouement ; il me paraissait tout naturel d'assister une brave fille en pareille circonstance. Cependant, je l'avoue, quand sa guérison fut complète, je me réjouit en passant qu'à son tour elle voudrait me montrer sa reconnaissance, et que, tout en accomplissant mon devoir, je m'étais assuré la récompense qu'il obtient si rarement ici-bas. Aussi jugez de ma stupéfaction lorsque à peine levée, elle m'annonça qu'elle me quitrait.

—Comment ! lui dis-je. Vous me quittez, après de ce que je viens de faire pour vous ? Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Que madame n'insiste pas...Tout ce que je peux dire à madame, c'est qu'il m'est impossible de rester chez elle......

J'étais hors de moi. Je la traitai d'ingrate, je lui rappelai le mois que j'avais passé près d'elle, comme près d'une amie, comme près d'une parente. A tous mes reproches, elle ne répondait qu'en pleurant. Et plus je m'obstinais à exiger une explication, plus elle semblait bouleversée, terrifiée. Enfin, sur un mot arraché par la colère et le dégoût, elle s'essuya les yeux, me regarda d'une façon que je n'oublierai de ma vie et me dit gravement :

—Madame je m'en va parce que j'ai été placée ici pour vous faire assassiner.........

Nous étions tous sous le coup d'une émotion violente, Mlle O...continua :

—Je passe sur le trouble où me jetta cette confession...... Une demi-heure après, Marie Méchin partait. Je m'étais enfermée dans ma chambre. Nous n'avions plus échangé une parole...... Une année s'écoula. Un matin, je lus dans mon journal qu'une dame âgée avait été étranglée dans son lit, rue de Lisbonne. L'assassin était arrêté. La police recherchait un domestique, Marie Méchin, qui avait disparu et qui était évidemment la complice du meurtrier.

—On l'a retrouvée, j'espère ? demanda Mme Piédoux.

—Jamais, répondit Mlle O......

Et promenant autour de la table un regars très calme, elle ajouta, non sans une certaine bravoure :

—Heureusement.

Il y eut un silence gêné.

—Ah ! fit Mme Lerat, la grande sèche, tout cela ne serait pas arrivé si vous l'aviez fait arrêter, quand elle vous a avoué qu'elle était la pourvoyeuse d'une bande !

—La faire arrêter s'écria Mlle O... J'ai bien des regrets depuis cette horrible aventure de la rue de Lisbonne, mais, au moins, jour de Dieu ! je n'ai pas le remords d'avoir songé une minute à cette vilenie.

Alors le convive auquel le nom de Marie Méchin avait rappelé quelque chose :

—Je me souviens à présent... Une jolie fille, brune ? Nous l'avons eu à la maison, mais elle ne faisait pas l'affaire de ma femme. Ah ! c'est elle qut......rue de Lisbonne ! Moi qui lui avais donné un certificat mirobolant !

Montjoyeux.

AU JOUR LE JOUR.

Quel fracas d'éloquence nous arrive d'Ottawa ! Quinze jours durant, le débat sur la réponse au discours du Trône a coulé à pleins bords, de trois heures à minuit. Demandez-vous quelle puissance d'attention il faut à qui est orateur, pour suivre, sans chercher à le troubler, ce long flot de paroles ?

Sir Charles Tupper a ouvert la lutte avec un redoublement de cette vigueur qu'on a toujours louée en lui. Il n'a laissé aucun coin du tableau sans y mettre un point noir. Sa critique s'est attaquée à tout. Il ne s'est point arrêté un instant aux demi-assentiments qui échappent parfois à des orateurs moins convaincus et qui laissent entrevoir qu'à l'épreuve, ils eussent peut-être eux-mêmes commis quelques-unes des fautes qu'ils blâment.

Pour lui répondre, M. Laurrier a haussé le ton ordinaire de son éloquence plutôt sereine, et ajouté une corde d'airain à sa lyre. Alors on a vu s'éveiller les échos des vieilles luttes.

Puis, la tempête a gagné l'Ouest et atteint le Klondyke, Sir Hibbert Tupper a dirigé l'assaut, et le Ministre de l'Intérieur, M. Sifton, soutenu le choc, de façon tous deux a faire honneur à leurs armes.

Le combat a continué et reprendra maintes fois. La session s'annonce comme devant être longue. Des cinq sessions qui composent d'ordinaire un Parlement, celle-ci est la session intermédiaire entre celles qui suivent la prise de possession du pouvoir et celles qui préludent à la bataille électorale ; c'est la grosse session, celle où le gouvernement donne toute sa mesure et achève son édifice politique.

Le parti libéral, si longtemps dans l'opposition, avait à poser ses assises au pouvoir et à composer son programme de gouvernement. A Ottawa comme à Quebec, on sait aujourd'hui ce qu'il est et ce dont il est capable. Amis et adversaires sont fixés sur ses desseins. Dans les grandes lignes, il maintient et développe l'œuvre fondée en 1867.

Quel était ce dessein ? Faire du Canada une puissance étroitement affiliée à l'Angleterre, mais libre ; indépendante des Etats-Unis, quoique amie ; comptant en réalité sur elle-même principalement.

Depuis le jour où le sort nous a détachés de la Frnce, nous avons suivi cétte voie avec persévérance, et nons nous sommes unis entre provinces lorsqu'il nous a semblé que cette union nous donnerait seule la force nécessaire pour atteindre le but visé. Laisser à chaque groupe provincial son autonomie, ne point troubler ses habitudes et ses libres allures, tout en conférant à la masse plus de cohésion et conséquement la force qui faisait defaut aux efforts isolés, telle a été la pensée qui domine cette phase de notre histoire.

L'essentiel est qu'il n'y ait point de divergence entre nous sur le fond des choses, et que tout le monde soit d'accord à penser que l'édifice est parfait. Que pourrions-nous en effet y ajouter pour augmenter les facilités qu'il offre au développement de notre jeune pays, et à la sécurité de nos vieilles institutions ? Une union législative plus complête, une uniformité plus entière, ne ferait qu'altérer la physionomie de l'Etat central sans amener la fusion intégrale des éléments divers qui forment le pays. Les provinces se resteraient fidèles à elles-mêmes ; elles garderaient leurs frontières naturelles. Leurs traditions sont trop fortes pour s'effacer. Les provinces maritimes, Ontario, Québec, sont des groupements définitifs.

Il n'y a que l'Ouest qui puisse dans sa formation nouvelle admettre des modifications profondes. Les autres provinces en grandissant resteront à peu près ce qu'elles sont, bien reconnaissables aux traits qu'elles tiennent chacune de leur origine ; rapides en leurs progrès, lentes et réservées en leurs mouvements ; ne sacrifiant pas le passé à l'avenir, gardant à jamais son empreinte.

HECTOR FABRE.

VARIETES.

REGRETS PATERNELS

Un journal australien, le "Melbourne Argus" a vu un homme sortir du cimitière et s'élancer chez le fabricant de tombeaux.

Le Client.—Il me faut une pierre superbe, du porphyre, des anges sculptées dans du carrare, une inscription en lettres d'or......Combien cela me coûtera-t-il ?

Le Marbier.—Pour quelle tombe ?

Le Client.—Pour celle de ce pauvre Thomas Jenkins.

Le Marbier.—Tiens ! Voilà trois ans qu'il est enterré et personne ne s'est jamais occupé de sa sépulture.

Le Client—Je l'ai bien vu. Allons dites vite combien.

Le Marbier.—En chiffres ronds 25-000 francs.

Le Client.—Bon. Et une renommée en bronze avec une trompette en or massif ?

Le Marbier.—Ce serait d'un bel effet......

Le Client......Je ne vous demande pas votre avis, mais votre prix !

Le Marbier.—Cent mille francs.

Le Client.—(tirant son carnet de chêques).—Donnez moi une plume. Je vais vous payer d'avance.

Le Marbier. (rayonnant) —Monsieur est sans doute un parent du défunt !

Le Client.—Non,

Le Marbier.—Alors monsieur devant avoir en lui un ami dévoué ?

Le Client.—Je ne l'ai jamais connu.

Le Marbier, inquiet.—Et vous lui faites faire un tombeau de ce prix là ?

Le Client.—Voici votre argent. Apprenez qu'il n'y aura jamais rien d'assez beau pour honorer la mémoire de Thomas Jenkins. J'ai épousé sa veuve, et je vous dis, moi, après deux ans de mariage, que cet homme devait être un Saint pour vivre avec cette femme là...... Personne ne pourra jamais se douter combien je regrette sa mort.